

Entretien avec Micheline Lafrance

Jean Royer

Number 28, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15302ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Royer, J. (1986). Entretien avec Micheline Lafrance. *Moebius*, (28), 3–12.

JEAN ROYER

Entretien avec Micheline Lafrance

Micheline La France est née à Montréal en 1944. Après ses études à l'École Nationale de Théâtre (1966-1968), elle devient comédienne puis se met à écrire pour la scène, la radio et la télévision. Elle pratique aussi l'enseignement et le journalisme. Ecrivaine, elle a publié des textes dans diverses revues et fait paraître quatre titres depuis 1977: **Sur les routes du monde en cercueil roulant**, biographie, Montréal, Scriptomédia, 1977; **Denise Pelletier** ou **La Folie du théâtre**, biographie, Montréal, Robert Laffont, 1980; **Le Soleil des hommes**, poésie, Hull, Asticou, 1980; **Bleue**, roman, Montréal, Libre Expression, 1985. Elle prépare actuellement un roman et un recueil de nouvelles.

Jean Royer est critique littéraire au quotidien **Le Devoir**. Ecrivain, il est le premier essayiste au Québec à considérer l'entretien comme un genre littéraire. Il vient de publier aux Editions de l'Hexagone le troisième tome de ses entretiens réunis sous le titre **Ecrivains contemporains**.

Le pari de Bleue

Avec la parution de **Bleue** de Micheline La France, le roman québécois vient d'aborder d'une manière nouvelle la question de l'identité. Il ne s'agit plus ici, comme chez les romanciers des générations précédentes, de l'identité du pays mais plutôt de l'identification à soi-même dans le pays tel qu'il se présente. Par leur quête démesurée, d'abord en opposition puis en osmose, **Bleue** et **Josse** seraient l'envers et l'endroit d'un

même personnage qui cherche à résoudre le conflit entre le dedans et le dehors, entre son existence et l'image de soi imposée par le monde extérieur: Bleue se définit comme «le terrible plaisir de vivre» pendant que Josse affirme sa misère incommensurable.

Micheline La France nous suggère donc dans son roman que, pour assumer son identité, il faut savoir imposer son regard intérieur au monde extérieur. Assumant ce regard dès le ventre de sa mère, Bleue sait prendre son espace. Josse, de son côté, prisonnière des circonstances, doit apprendre à naître à elle-même.

Ce livre magnifiquement écrit est aussi un roman de l'accès au désir. Car trouver son identité c'est s'ajuster à soi et donc posséder son propre plaisir de vivre.

Les pages de ce roman font écho aux vers de Saint-Denys-Garneau: «Je marche à côté d'une joie / D'une joie qui n'est pas à moi / D'une joie à moi que je ne puis pas prendre / Je marche à côté de moi en joie / J'entends mon pas en joie qui marche à côté de moi...»

«En effet, me dit Micheline La France, Bleue marche dans sa joie et Josse apprend à se l'approprier. Rappelons-nous que la plupart des gens ont une expérience **poétique** à l'adolescence mais que leur vie se passe ensuite à côté de la poésie (Ainsi le poète est toujours perçu comme vivant à côté de la vie.) Le pari de Bleue, c'est d'incarner la perception **poétique** dans chaque moment de sa vie: elle n'est pas plus heureuse mais plus consciente de sa vie. Le combat de Josse, c'est celui de quelqu'un qui a été coupé de l'expérience poétique dès sa naissance. Elle est née à l'envers, comme la plupart du monde, d'ailleurs. Il s'agit pour elle de renaître à l'endroit et de recoller ses morceaux.»

Pendant que Josse doit s'approprier son identité, Bleue, elle, met ses pieds dans ses pas. Elle conquiert peu à peu ses espaces. Toute la vie de Bleue consiste à occuper de plus en plus d'espace. Comme dans le ventre de sa mère où s'agrandit son regard sur le monde. Tous les chapitres du «Livre de Bleue» sont d'ailleurs des espaces successifs qu'elle habite: le ventre de sa mère, la maison, le balcon, la rue, l'école, le parc... Au contraire, le mouvement de Josse aura été de fuir tous les espaces dévorés par sa mère pour se retrouver à deux cents kilomètres de son enfance dans un taudis minuscule.

D'autre part, malgré le point de vue **foetal** de Bleue

(qu'on retrouvera dans d'autres romans publiés après celui de Micheline La France, **Naissance d'une passion** de Michel Braudeau et **Une journée d'avance** de Robert Lalonde), le sujet du livre n'est certes pas l'enfance mais bien l'identité. L'histoire de **Bleue** raconte comment Josse en est venue à trouver **en elle-même** son identité. Elle tente d'abord une démarche psychanalytique qui échoue. Car toute tentative d'appropriation de sa naissance et de son enfance n'aboutit qu'à la révolte et s'avère impuissante à combler son besoin fondamental qui est l'accès au plaisir de vivre. A 32 ans, son unique tentative d'amour a échoué puis s'est muée en haine. Elle croit que son besoin fondamental est d'exprimer sa haine. Mais face à Jacques, il lui est impossible de lâcher sa haine. La présence de Micheline, la femme de Jacques, obèse affective c'est-à-dire au-dessus de ses affaires côté amour, agit comme un bouclier. Non seulement le coup est paré mais Josse retourne chez elle en compagnie d'un personnage **imaginaire** qui s'appelle Bleue, née dans le manuscrit inachevé de Micheline.

Josse porte encore le poids de sa haine mais le regard de Micheline s'est insinué en elle: «Comment échapper à ce regard?», se demande Josse. Le regard de Micheline, c'est le regard de l'écrivain. Voici que Josse, propriétaire du «Livre de Bleue», va devenir personnage de roman malgré elle. Elle ne peut lire les récits de Bleue qu'en transparence avec sa propre expérience, sa propre vie. Aussi longtemps que sa lecture se fera sur le plan psychologique, Josse ne pourra pas entrer en contact avec elle-même. Elle rencontrera Bleue sur le terrain **poétique**.

Mais qui est Bleue? Il se trouve que dans les pages que Josse a sous la main, Bleue est d'abord un foetus, puis un bébé, une enfant et enfin une pré-adolescente. A la fin du roman de Micheline La France, Bleue est âgée de soixante-seize ans et partage une orange avec une jeune femme, une Bleue nouvelle. Comme pour lui communiquer le secret des mots d'Eluard: «La terre est bleue comme une orange.»

«Bleue, dit Micheline La France, n'est pas une enfant heureuse», c'est une personne lucide. D'ailleurs, dans ce qu'elle raconte, elle ne cesse d'exprimer sa révolte, même si elle y met beaucoup d'humour. Bleue est avant tout en possession de son identité. Personne n'arrive à déstabiliser chez elle son sentiment d'appar-

tenance à elle-même et c'est là sa force. Bleue est donc une personne libre. Elle peut choisir son propre langage contre le b-a-ba de la «langue étrangère» de ses géniteurs, qui lui paraît absurde et qu'elle n'acceptera, le temps venu, que par nécessité.

«Cependant, Bleue reste seule. Personne d'autre qu'elle ne parle son langage. Extrêmement vulnérable, elle vit dans sa tête. Elle qui cherche tant le plaisir de vivre ne connaîtra jamais l'harmonie avec les autres. Aussi n'est-elle pas l'enfance rêvée par Josse pour corriger la sienne. On ne corrige pas son enfance, les gestes de la vie sont indélébiles.»

Josse, elle, du fond de sa misère, peut faire peur, à son auteure comme aux lecteurs. «Josse m'est apparue avec sa violence, dit la romancière. Ecouter ce personnage me faisait peur. Je l'ai apprivoisée en l'écrivant. Aujourd'hui, je la trouve drôle. Mais je comprends que Josse fasse peur à certains lecteurs. Il faut dire que sans elle Bleue n'a pas de sens. C'est beau d'affirmer son identité comme le fait Bleue depuis le ventre de sa mère: c'est bien ce que nous avons fait comme Québécois depuis la Révolution tranquille et plus particulièrement de 1976 à 1980. Mais depuis l'échec du référendum, où nous ne nous sommes pas dit oui à nous-mêmes, nous n'allons nulle part. Tandis qu'avec Josse et ses difficultés de vivre, on peut au moins se demander comment elle pourra s'en sortir. En écrivant ce roman du combat de Josse, je pensais à des situations où tout le monde peut se reconnaître.»

La situation de Josse est désespérante. Sa mère est devenue folle. Son père s'est suicidé. Ses frères sont eux aussi avalés par les forces occultes de la misère. Il ne reste à Josse que le souvenir de Jacques, c'est-à-dire l'image de l'amour. Car Josse n'ayant pas accédé à son identité, n'aura pas connu Jacques. Nous assistons à l'échec de l'amour romantique. Josse est un personnage chez qui l'amour doit se redéfinir pour exister.

Dans le roman de Micheline La France, c'en est fini de l'amour romantique. Nous sommes au XXe siècle et dans sa démarche de l'identité, l'humanité rompt avec l'amour courtois instauré au Moyen Age et ayant abouti au romantisme du XIXe siècle. Adieu les images et les reflets! La préférence du poète romantique pour l'image de l'être aimé au détriment de sa présence et de sa réalité concrète a conduit à la cristallisation de la notion de femme-objet (ou d'homme-objet), ce sur quoi

notre siècle bute encore malgré la conscience féministe. Chez Micheline La France, le personnage de Josse établit la rupture d'avec ce courant de l'amour idéalisé. De quelle nouvelle manière Josse vivra-t-elle désormais l'amour? Elle ne le sait pas encore. Elle se dit cependant prête à l'accueil. Josse fait un pas de plus dans la redéfinition d'un amour vivant.

*

La maturité qui fonde ce premier roman de Micheline La France n'est pas le fait d'un hasard. D'autres livres ont précédé **Bleue**: une biographie de la grande comédienne québécoise Denise Pelletier et un poème narratif intitulé **Le Soleil des hommes**. En fait, Micheline La France écrit depuis l'enfance. «Romans-feuilletons et pièces de théâtre en vers —, j'ai toujours écrit pour mes camarades de classe. Dans toutes les écoles que j'ai fréquentées, ma première activité a toujours été l'écriture. Ma mère n'a jamais cessé de m'encourager dans ce sens et mon père est devenu un romancier de science-fiction.»

Pour parfaire son écriture, Micheline La France a choisi très jeune de fréquenter l'École Nationale de Théâtre de Montréal. Elle est donc devenue comédienne avant d'écrire pour la scène, la télévision et la radio. Ecrivaine, scénariste et journaliste, elle a aussi animé avec succès des ateliers d'écriture. Aujourd'hui, après la publication de **Bleue**, elle prépare un second roman et un recueil de nouvelles.

«Ecrire c'est être en état de veille, dit-elle. Ecrire, c'est se sentir personnellement concernée par un personnage qui vous arrive. Souvent, le personnage va surgir de l'envers de moi. Quand Josse m'arrive, c'est l'angoisse, la crampe de vivre qui vient se placer devant ce que je porte en moi, le plaisir de vivre de Bleue. J'ouvre alors mes yeux, les pores de ma peau et tout ce que je suis à l'espace de Josse. Un personnage m'arrive avec sa propre vision du monde. Je ne partage pas cette vision mais c'est là que se situe le jeu et le paradoxe fondamental de l'écriture: je suis personnellement concernée par une histoire dont je n'ai pas vécu la moindre anecdote.

«Josse arrive un beau soir dans la cuisine de Micheline et cet envers de moi va se mettre à occuper tout

l'espace. Je ne suis pas une observatrice objective de Josse. Je deviens Josse et je regarde à travers ses yeux. Il est évident que la vie vient de changer de couleur pour moi. Je me laisse pénétrer complètement par cette réalité nouvelle qui m'apparaît, sans même tenter d'y opposer la mienne, et c'est là que l'aventure est dangereuse parce que je me retrouve avec les cicatrices de Josse. Je deviens perméable à sa souffrance, à son émotivité excessive, au prisme déformant de son mal de vivre, tandis que ce que je porte en moi c'est le plaisir de vivre de Bleue. Accueillir un personnage, c'est souvent accueillir l'envers de moi pour le regarder en face.

«Un jour, dans le parc de mon enfance, j'avais dit à ma mère: 'Va falloir que je me souvienne des arbres.' Avant ce jour, j'avais cru les arbres plantés là de toute éternité et pour toujours. Mais je venais de me rendre compte que les arbres changeaient. On en coupait aussi de temps à autre. Les petits arbres grandissaient et occupaient de plus en plus d'espace. Surtout, je découvrais que moi, qui regardais les arbres, je changeais. Le regard était quelque part **entre** les arbres et moi. J'avais l'impression que toute la vie était contenue dans ce moment où je regardais les arbres. Les arbres prenaient un sens dans mon acte de les regarder. Dès lors, je pouvais me mettre à écrire parce que le geste d'écrire devenait **de la vie**.

«C'est pourquoi ce ne sont pas les belles images ni l'esthétique formelle qui m'intéressent mais plutôt la réalité dans sa complexité. Dans mon écriture, je ne m'attache pas à ce qui serait joli, décoratif ou gratuit. Quand je décris un lieu, c'est pour parler d'un espace réel. On habite souvent des lieux qui nous ressemblent. Par exemple, quand on habite un lieu sordide, comme Josse, il y a le risque que notre perception de nous-même et de la vie soit blessée, égratignée ou même malade. Habiter un taudis c'est avouer son manque d'existence.»

Dans un roman comme dans la vie, la qualité du regard dépend de celle du point de vue auquel on fait appel. La justesse du regard se trouve dans une identité assumée.

Ainsi Bleue affirme son identité dès le premier moment de sa conception. Le ventre devient son lieu, son espace habitable. On ne l'en délogera pas facilement.

«Je suis sédentaire et j'ai horreur d'être bousculée», dit-elle. Bleue ne quittera cet espace qu'après l'avoir bien assimilé: «Quand tout l'espace sera devenu moi, y aura-t-il un ailleurs où me laisser bercer?» Elle décidera d'elle-même de quitter cet espace devenu trop étroit qui menace de l'étrangler.

«Je n'ai jamais écrit un livre sur l'enfance, comme l'ont affirmé certaines critiques, proteste Micheline La France. J'ai écrit un livre sur le regard, sur la perception, sur l'accès au plaisir. Ce qui n'a rien à voir avec «la joie de vivre» ni avec «l'innocence de l'enfance» ni même avec «l'enfance rêvée» qui corrigerait l'enfance gâchée.

D'ailleurs, la vie de Bleue n'est pas exempte de souffrance. Chacune des scènes qu'elle nous raconte a bouleversé sa vie. Chaque récit exige de Bleue qu'elle prenne une décision et choisisse son identité. Bleue se choisit dans ses relations avec les objets, avec les adultes, avec les enfants de son entourage et avec l'autorité. Remarquons que ce n'est pas plus facile de se choisir que de se nier.»

Contrairement à ce que pense Josse au début du roman, rien n'a été donné de plus à Bleue qu'à elle. Bleue a tout acquis à force d'entêtement. Elle n'accepte tout simplement pas que le regard des autres la réduise. «J'attends qu'on soit toutes assez grandes pour pouvoir sauter», dit-elle aux petites filles qui veulent qu'elle tourne la corde à danser.

«Bleue, c'est le choix assumé, tandis que Josse doute de son existence et attend du regard de l'autre sa définition d'elle-même, explique Micheline La France. Bleue choisit de ne pas douter. Ce n'est pas plus facile — l'histoire du Québec en est une triste illustration — mais c'est la seule issue du côté de la vie. Bleue peut accéder au regard parce qu'elle sait qui elle est. Il peut donc y avoir pour elle une relation à l'espace qui lui permet de construire, de créer, de jouer ou de rire.

«Au contraire, aucune relation n'est possible quand le sujet n'existe pas par lui-même. C'est pourquoi Josse, au début du livre, est complètement paranoïaque. Sa crampe de vivre lui masque la vie. Le regard des autres gruge sa propre existence. 'La folie de ma mère occupait tout l'espace', dit Josse. Mais dès qu'elle accepte de prendre cet espace qu'on lui volait, son propre regard s'impose et transforme les éléments de sa vie. Je ne sais pas si elle est plus heureuse, se demande la



romancière. Je sais seulement qu'elle a plus d'existence, qu'elle est plus vivante.

«Ce qui m'intéresse ce n'est pas le bonheur c'est la vie, ajoute Micheline La France. Je veux contrôler ce qui m'arrive. Le bonheur qui t'apparaît sur un plateau d'argent avec un prince toujours très charmant, cela n'existe pas. C'est ce que toi tu te donnes qui existe. C'est ton rapport à la vie. C'est ta capacité de te construire un monde. Choisir d'habiter le ventre de sa mère, c'est savoir qu'un jour on aura mangé cet espace et qu'on devra déménager. Cela est aussi exigeant que d'attendre tout du ventre. Ou de refuser le ventre. Mais c'est la seule façon d'éviter la fausse couche. De naître dans des conditions acceptables.

«Je voulais écrire un roman sur le regard, c'est pourquoi *Bleue* est devenue le noyau du livre. Cependant, dans un pays qui souffre dans son identité comme le Québec, c'est l'histoire de Josse — avec ses avancées vers le monde de *Bleue*, avec ses reculs, ses doutes, ses rages et sa crampe de vivre — qui donnait le contexte nécessaire à un livre sur le regard. Autrement, l'histoire de *Bleue* devenait un conte ou même un jeu gratuit. Le personnage de Josse permettait d'incarner la démarche et de révéler *Bleue* à travers un cheminement plausible.»

*

La publication de **Bleue** a été accueillie chaleureusement par le public et la critique. La plupart des médias du Québec en ont fait écho. Il faut cependant noter que les diverses lectures du roman de Micheline La France ne portaient pas toutes la même attention au sens de l'ouvrage. En général, la critique a même choisi d'enfermer **Bleue** dans le thème de l'enfance rêvée malgré le discours très explicite des autres personnages, soit Josse, Jacques et Micheline, sur *Bleue*.

«L'enfance, c'est un âge de la vie, rien de plus, répond Micheline La France. Moi, j'étais fascinée dans ce roman par le commencement des choses, par la naissance, parce qu'il était intéressant de poser le regard au commencement. Mais l'histoire de *Bleue* aurait pu se passer à n'importe quel âge de sa vie. *Bleue*, c'est le regard. Le parc de *Bleue*, c'est l'imaginaire. J'ai rencontré des lecteurs qui ont bien vu cela mais non certains journalistes pour qui Josse est même devenue

un personnage hyper-réaliste dans un roman qui serait mon **autobiographie**! Imaginez! Vous prenez trois ans à bâtir une histoire que vous espérez cohérente, vous la publiez et le lendemain dans les journaux vous apprenez que vous êtes née à Hull d'un père alcoolique et d'une mère obèse et schizophrène, qu'on vous a retirée de l'école à l'âge de dix ans, etc. mais qu'à présent tout doit aller mieux puisque vous avez utilisé l'écriture comme **thérapie**. Que penser de telles critiques? Après vingt ans de pratique d'écriture, je m'attendais à plus de compétence de la part de ceux qu'on appelle «les lecteurs professionnels»! Tous les journalistes littéraires ne semblent pas se morfondre pour vérifier la source de leurs informations!

«La fiction a-t-elle encore sa place en littérature? Il est vrai qu'à notre époque n'importe qui écrit ses mémoires, coiffe le tout du nom magique de **roman** et devient écrivain du jour au lendemain. Alors, quand un romancier invente une histoire, les gens sont tentés de lire son livre comme une autobiographie. Il n'est certes pas facile de travailler dans un tel contexte littéraire. On dirait qu'au Québec on a peur de l'imaginaire. Croit-on, comme Josse, que l'imaginaire c'est la folie? Car on fait souvent comme si l'imaginaire ne devait pas exister. Comme si, se percevant dans la fiction, l'imaginaire était la maille de ton bas qui a filé et que tu caches parce que ce n'est pas beau.

«Quand, au lieu de lire ton roman comme une histoire et d'établir ses propres rapports aux personnages, tout un chacun se met à faire ta psychanalyse — en attendant ton autopsie! —, ce n'est pas drôle à vivre comme écrivain. Trop souvent, au Québec, on s'intéresse beaucoup plus au personnage de l'auteur qu'à ses ouvrages. On fait un mythe de l'écrivain pour mieux refuser sa fiction dans les oeuvres. D'ailleurs, dans la mentalité des gens, un écrivain, ça se suicide ou ça devient fou! C'est Aquin ou Nelligan! Comme si l'écrivain ne pouvait pas être simplement une personne qui a des histoires à raconter.»